

Avant-propos

« L'inter-culturel », voilà bien un concept à la mode ! De la cuisine, en passant par les voyages et les rencontres, l'adjectif « *interculturel* » qualifie différents types de démarches. Par la présente analyse, Laila Amahjour et Véronique Herman ne prétendent pas circonscrire le terme. Elles cherchent, plus modestement, à rendre compte d'un parcours de formation proposé conjointement par le Centre de Formation Cardijn (Cefoc) et l'asbl Sagesse au quotidien (SQ) entre novembre 2011 et juin 2013.

À partir du désir de personnes d'horizons divers de découvrir « l'autre », un partenariat, un cheminement et une méthode ont été mis en place par ces deux formatrices, elles-mêmes d'horizons culturels et philosophiques différents. De la convention qui lie les deux asbl concernées, en passant par les outils et démarches et jusqu'au présent texte, tout est co-construit dans ce projet. Un tel processus, qui cherche à intégrer la complexité et fait montre d'une certaine lenteur, serait-il indicateur d'une manière de vivre « l'inter-culturel » ?

Un premier volet du texte s'est attaché à décrire concrètement la genèse d'un partenariat et ses enjeux¹.

Un deuxième volet a décrit le processus de formation tel qu'il a été mis en place et vécu par un groupe d'une quinzaine de personnes à Bruxelles².

Ce processus de formation n'aurait pas été possible sans une rencontre et une relation interpersonnelles : celles des deux formatrices. Un travail préalable et constant de reconnaissance mutuelle, d'ajustement de l'une à l'autre, de « frottement » même, d'explicitation et de créativité a soutenu et conditionné le travail du groupe. C'est cette relation que s'attache à présenter ce troisième volet du texte.

L'ensemble des textes adoptent un style descriptif, qui permet de comprendre et de suivre concrètement la mise en place et le déroulement du projet de formation sur lequel s'appuie l'analyse. Cette manière d'approcher la question de l'interculturalité se veut ancrée dans une *expérience* de formation. L'analyse vise non seulement à expliciter un processus d'Éducation permanente et une certaine manière d'envisager le travail interculturel, mais aussi à pointer des balises qui apparaissent importantes en la matière et à suggérer des pistes d'action. Des encarts proposent, au fil du texte, des éléments de recul réflexif et d'analyse, qui pourraient faire l'objet de développement ultérieurs.

Mots-clés : Co-construction – Complexité – Confiance – Interculturel – Temps

¹ L. AMAHJOUR et V. HERMAN, *Quand les convictions s'invitent dans une démarche de formation interculturelle (I) La genèse d'un partenariat*, analyse 1, Namur, Cefoc, mars 2014.

² L. AMAHJOUR et V. HERMAN, *Quand les convictions s'invitent dans une démarche de formation interculturelle (II) Parcours d'un groupe*, analyse 2, Namur, Cefoc, mars 2014.

Au départ, un courant qui passe

Comme l'a décrit le premier volet de cette analyse, le parcours de formation proposé à un groupe de quinze personnes d'horizons très divers a été élaboré par deux asbl : le Centre de Formation Cardijn (Cefoc) et Sagesse au Quotidien (SQ). C'est cependant par l'intermédiaire de personnes bien concrètes que les institutions ont pu s'engager dans ce partenariat. C'est une rencontre et une relation interpersonnelles qui l'ont rendu possible.

Lorsque Laila, coordinatrice de SQ, fait une première démarche « d'exploration » auprès du Cefoc, ce n'est pas d'abord une institution qu'elle rencontre mais une personne, Véronique, formatrice à Bruxelles. Et le courant passe entre ces deux personnes, tout simplement. L'intuition d'une confiance et d'une collaboration possibles sont à la racine du projet.

Une certaine prise de risque

Les groupes de formation proposés par le Cefoc sont toujours animés en duo. La question se pose rapidement à l'équipe bruxelloise du Cefoc : une fois le groupe de formation mis en place, qui va l'animer ? L'option au Cefoc est de constituer des duos de formateurs, le plus souvent avec un permanent expérimenté et un volontaire formé à l'animation. Pour ce nouveau projet, dont la visée est un travail interculturel, l'équipe bruxelloise, encouragée par le potentiel perçu lors des premières rencontres avec SQ, propose à Laila d'être la co-animatrice de Véronique. Par rapport aux groupes interculturels précédents, animés par des membres du Cefoc, ce choix constituera un pas décisif. En effet, grâce à ce duo lui-même « interculturel », c'est tout le processus de formation qui sera co-construit, élaboré dans le dialogue et la créativité constants, au service du groupe.

En même temps, cette option a représenté une certaine prise de risque pour l'une comme pour l'autre institution, ainsi que pour les personnes concernées. En effet, être formatrices ensemble allait supposer, pour Véronique, une mise en question des évidences et façons de procéder habituelles du Cefoc, une explicitation des présupposés méthodologiques, une découverte d'autres manières de penser. Pour Laila, une première expérience face à un tel groupe sera la concrétisation d'une recherche, entamée par SQ, de rencontrer « l'autre » en profondeur, en s'inscrivant dans une relation égalitaire. Ce sera aussi l'occasion de travailler la capacité d'écoute et de compréhension vis-à-vis d'un autre mode de pensée. Enfin, ce sera une exploration d'une méthode dont la porte d'entrée est le vécu de chacun.

La découverte de complémentarités

Dans le travail de co-construction élaboré par les deux formatrices, il est intéressant de mettre l'accent sur un aspect qui a marqué ce parcours. Il est de l'ordre de la complémentarité entre les deux animatrices. En effet, il existe chez l'une une capacité importante de s'ancrer dans le groupe et d'être à l'écoute de chacun. Ce qui donne relief à la discussion et permet à chaque participant de prendre sa place. Chez l'autre, un esprit analytique, qui empoigne et saisit d'emblée les enjeux, permet d'orienter l'ensemble de la démarche, de ne pas passer à côté des questions essentielles. Cette harmonie et cette complémentarité ouvrent la porte, facilitent le travail dans la complexité et lui donnent de l'épaisseur et de la profondeur.

Un travail de compréhension entre formatrices

Tout au long du processus, les formatrices se sont rencontrées à raison d'une demi-journée par mois. Ce temps s'est avéré capital pour, d'une part, évaluer le travail mené avec le groupe et d'autre part pour préparer la séance suivante. Ces rencontres ont également été l'occasion d'échanges à propos de l'actualité : printemps arabe, faits divers dans les quartiers bruxellois, foire des musulmans de Belgique, prises de position de l'Église catholique, événements divers touchant à la question du vivre ensemble... Autant d'occasions de confronter les points de vue, de tenter de se comprendre en profondeur³.

³ Voir encadré ci-après.

Comme actrices de ce projet, travailler la disposition d'écoute, d'ouverture, de confiance pour permettre l'avancée des débats et la compréhension réciproque, d'abord entre formatrices puis au sein du groupe est une étape inévitable et indispensable. Continuer à mener le dialogue, tout en faisant l'effort de considérer les arguments de l'autre, à les nuancer, s'accompagne de moments de bousculement pour l'une comme pour l'autre.

Des moments de bousculement

Outre le thème de la transmission, dont le développement a été décrit dans le deuxième volet de cette analyse, le groupe a souhaité aborder le thème de la spiritualité. Celle-ci a d'emblée été envisagée comme une dimension anthropologique non réservée aux religions⁴. Dans une première étape, l'expression a été favorisée par le biais d'un photo-langage. Les participants ont pu dire qu'ils voyaient la spiritualité comme une dimension humaine universelle, ayant quelque chose d'inexplicable. Selon leurs termes, elle est « cheminement » et « germination ».

Les formatrices, soucieuses de dépasser ce niveau assez général, ont cherché une méthode pour parler de la manière dont la spiritualité se concrétise dans la vie de chacun. Laila, habituée à la notion de rites, à travers notamment la prière musulmane, propose le rituel comme élément d'appui. Une proposition qui a bousculé Véronique : les rites religieux ont largement disparu de l'espace sécularisé belge. Son intuition est que cette dimension ne parlera pas aux participants non musulmans, qu'ils risquent même d'y être opposés. Néanmoins, une réflexion de Laila retient son attention : « *Que serait une spiritualité sans signes concrets ? Comment pourrait-elle se transmettre au fil des siècles et faire sens pour une communauté ?* » Voilà qui peut faire l'objet d'une recherche commune : non pas la matérialité des rites religieux spécifiques mais bien le sens que donnent les gestes et les paroles posés à certains moments de l'existence, voire dans une certaine répétition.

Au terme de longues discussions, c'est le film japonais *Departure*⁵, qui montre de manière très artistique les rituels autour de la mort, qui sera choisi comme porte d'entrée dans le sujet. Un échange d'une rare richesse s'ensuivra dans le groupe, autour de ce que le rite, au sens large, permet dans la vie des personnes, des familles et des communautés, pour autant qu'il soit relié au sens de l'existence vécue. D'un écart important de points de vue, les formatrices ont ainsi pu, par le biais d'un élément « tiers » – en l'occurrence un film issu d'une culture autre que celles représentées dans le groupe – co-construire une démarche de recherche, pour elles-mêmes et pour le groupe de participants. Un autre moment de bousculement a eu lieu à l'occasion d'une discussion entre formatrices autour de la sécularisation. Comprise dans le sens de la séparation des pouvoirs, la sécularisation ne présente aucun problème, aucune tension ni aucune difficulté de compréhension pour Laila. Si elle s'accompagne d'une mise au placard de certains aspects liés à la pratique de l'islam, cela semble plus délicat à envisager. Certaines pratiques musulmanes sont lues parfois comme une volonté d'affirmation identitaire et d'un possible retour « offensif » du religieux. Pour un musulman, il s'agit tout simplement de vivre, au quotidien, une cohérence entre conviction et pratique.

Préparer les débats du groupe ne peut se faire sur un modèle technique préconçu et unilatéral. Ce travail ne se limite pas à un échange de contenus et d'arguments. C'est un travail humain plus complexe et plus élaboré. En effet, ce qui paraît être, avec le recul, une valeur ajoutée, ce qui donne une authenticité à la démarche, c'est ce temps accordé à deux à « *l'explicitation des contenus, à la discussion des fondements et à l'explicitation des hiérarchies de valeurs et des priorités : l'une et l'autre ne se situent pas nécessairement dans la même perspective, il importe d'en être conscient et de le clarifier.* » (J. DE CHANGY, F. DASSETTO, B. MARÉCHAL, *Relation et co-inclusion*, 2007, p.239)

⁴ Pour une compréhension plus complète de ce type d'approche de la spiritualité, voir T. TILQUIN, *La spiritualité appartient à tout le monde*, analyse 15, Namur, Cefoc, décembre 2011.

⁵ Yojira TAKITA, *Departure*, Distribution Masahiro Motoki, Tsutomu Yamazaki et Ryoko Hirotsue, 2009.

La confrontation de visions du monde⁶

Au fil des rencontres et des dialogues, la compréhension s'approfondit et, avec elle, la conscience des différences irréductibles entre des visions du monde. En tant que formatrices, la question suivante se pose : « *Qu'arrive-t-il à mes valeurs quand je comprends celles des autres ?* »⁷ Question qui peut s'avérer déstabilisante. En effet, deux conceptions de la religion, deux vécus et deux histoires collectives se confrontent, qui sont parfois antagonistes !

Laila : je pense, entre autres, à cette évidence pour moi, en tant que musulmane, de valeurs et de principes impérativement liés à Dieu. Or, ce parcours m'enseigne que ce lien, pour d'autres, n'est pas automatique. En plus, je comprends mieux l'irritation de nos compatriotes non musulmans face, par exemple, au retour du religieux et de sa visibilité dans l'espace public. En effet, l'histoire de la religion en Occident, surtout dans l'espace francophone, a été dure et douloureuse.

Véronique : je pense en particulier à cette distinction, si évidente pour moi, entre les niveaux de langage : la vérité visée par le langage scientifique est d'un autre ordre que l'authenticité visée par le langage symbolique et religieux. Par conséquent, l'existence de Dieu n'est pas de l'ordre de l'évidence qui s'impose et organise l'ensemble du réel. Je découvre dans une manière musulmane de voir le monde, une pensée qui met davantage l'accent sur l'unité que sur la distinction, une pensée plus « globale » qui m'interpelle.

*« À travers la rencontre d'individus, ce sont donc aussi des systèmes de pensées qui se confrontent concrètement. »
(J. DE CHANGY, F. DASSETTO, B. MARÉCHAL, op.cit., p.28).*

C'est un élément majeur à prendre en compte ! La compréhension est alors une aventure redoutable, selon les dires de Paul Ricœur. Par conséquent, une maturité intellectuelle et humaine, une confiance en soi au point de ne pas avoir peur d'être bousculé dans ses évidences est une des conditions sine qua non pour mener à bien la rencontre interculturelle en profondeur.

⁶ Référence est faite ici, dans le pavé de Véronique, à la distinction des « niveaux de langage » apportée par la modernité et le processus de sécularisation. Pour un développement concernant la distinction des niveaux de langage, dans le sens que lui a donnée le philosophe Jürgen HABERMAS, voir J.-Cl. BRAU, *Sommes-nous encore modernes ? Partie I : La modernité, une affaire de langage*, analyse 9, Namur, Cefoc, novembre 2012.

⁷ P. RICŒUR, *Civilisation universelle et cultures nationales* dans *Esprit*, 29/10, 1961.

Une nécessaire créativité

Ainsi, au fur et à mesure que le travail avance, au sein du groupe et entre formatrices, il devient évident qu'on est face à différentes visions du monde. L'une, portée par les personnes musulmanes, qui met Dieu au centre. Dieu est une évidence qui structure la vie dans toutes ses dimensions. L'autre, portée par les personnes plus sécularisées, s'appuie sur la raison comme mode de pensée fondamental. Elle n'accorde à Dieu qu'une place secondaire, voire ne lui ne donne pas de place du tout.

Ces différentes visions façonnent, pour les individus et pour les groupes sociaux, la conception qu'ils ont du temps, de l'espace et des relations entre les hommes. Comment faire pour ne pas penser ces visions antagonistes dans une logique conflictuelle, sans issue et non productive ? Et en même temps, sans nier leur caractère irréconciliable ? Il ne peut s'agir, en étant figé dans son mode de pensée, de s'acharner à convaincre l'autre de l'authenticité de sa vision pour qu'il l'adopte et délaisse la sienne.

Il ne s'agit pas non plus de « *participer à une sorte de croyance vague qui pourrait être acceptée par tout le monde* »⁸. Seule une autre pensée, sortie des sentiers battus et créative est à même d'aboutir à innover dans un contexte marqué par une complexité grandissante. La production d'écrits qui rendent compte et analysent des démarches telles que celle-ci poursuit cet objectif.

La production d'écrits communs

Une autre fonction des formatrices, en effet, est celle qui consiste à prendre des notes et à produire un rapport reprenant les interventions et débats entre participants. Ce rapport est construit et validé à deux, avant d'être soumis au groupe qui en vérifie la fidélité. En outre, les formatrices font ensemble un débriefing régulier pour retravailler la méthode, la réajuster et pour évaluer la dynamique du groupe. Ces moments de travail font également l'objet de rapports. Produire de l'écrit, mettre sur papier ensemble une série de réflexions, transmettre et diffuser cette expérience au monde associatif et à toute personne intéressée est un objectif que les deux formatrices se sont fixé.

Garder et produire ensemble des traces écrites d'un parcours, de ses tâtonnements et de ses recherches contribue à l'élaboration d'une œuvre commune, à la créativité et à la construction d'un sens nouveau qui peut être diffusé.

Les fruits d'un parcours

Comme les participants y ont été invités en fin de parcours, les formatrices se sont posé la question : quelles découvertes avons-nous faites ? En quoi la façon de voir le monde de « l'autre » est-elle porteuse de créativité pour la société ? Quelles richesses nos traditions, histoires et cultures respectives ont-elles à mettre au service de la construction d'un monde commun ? Quels défis peuvent-elles contribuer à relever ?

⁸ P. RICŒUR, *Civilisation universelle et cultures nationales*, op. cit.

Laila : une des valeurs auxquelles les participants chrétiens, qu'ils soient croyants ou non, accordent beaucoup d'importance, est la solidarité avec les plus démunis. Même si elle n'est pas l'apanage des chrétiens, cette solidarité a construit notre société belge et a fondé et structuré, en profondeur, son système social. Cette dimension est une référence solide qui continue à traverser et à inspirer la société malgré une réalité dure liée, notamment, au néolibéralisme. En outre, le recours à la raison, à l'analyse rigoureuse et à l'esprit critique, héritages occidentaux, permettent de voir émerger, çà et là, des initiatives citoyennes qui font d'une situation de crise, économique ou autre, une opportunité de réinventer et de créer une situation nouvelle meilleure. C'est un signe d'une société vivante et dynamique.

Véronique : dans l'islam vécu, tel que l'ont partagé les personnes musulmanes du groupe, ce sont les cinq prières, cinq temps de pause, qui rythment la journée. Pour une société occidentale « malade du temps », engagée dans une course effrénée au progrès et à la rentabilité, dans des mutations rapides, cette vision d'un temps rythmé par les moments d'arrêt indique une alternative, un temps plus respectueux de l'humain.

L'islam est aussi marqué par une perpétuelle remise de soi à plus grand que soi. C'est le sens profond du « Inch Allah » qui ponctue si souvent les conversations. Cette conscience aiguë que l'homme n'est pas Dieu sur terre dénote un sens de la finitude et du lâcher-prise bien intéressant pour des sociétés qui valorisent la maîtrise totale, le risque zéro et la volonté de puissance.

Indépendamment de leurs racines religieuses, ces éléments peuvent enrichir le monde commun dans lequel nous vivons et être source d'une créativité nouvelle. Il serait bénéfique d'initier un vrai dialogue, pour que les énergies et ressources des différentes composantes de la société civile soient orientées à relever les enjeux communs qu'il faudrait, dans un premier temps, identifier de façon méthodique⁹. Dans une seconde étape, une recherche serait à mener ensemble pour faire émerger des alternatives. C'est dans cet esprit que le projet a été mené par les deux formatrices.

La communication, c'est-à-dire « une relation dans laquelle je m'affirme dans mon origine et je me livre à l'imagination d'autrui selon son autre civilisation »¹⁰, est la toile de fond sur laquelle peut se construire et prendre forme ce travail de longue haleine. En effet, « l'histoire des hommes sera de plus en plus une vaste explication où chaque civilisation développera sa perception du monde dans l'affrontement avec toutes les autres. Or ce procès commence à peine. Il est probablement la grande tâche des générations à venir. Nul ne peut dire ce qu'il adviendra de notre civilisation quand elle aura véritablement rencontré d'autres civilisations

⁹ Pour rappel, le groupe de participants a identifié lui-même l'école et sa nécessaire refonte comme un des enjeux importants d'aujourd'hui (voir partie 2 de l'analyse).

¹⁰ P. RICŒUR, op. cit.

autrement que par le choc de la conquête et de la domination »¹¹. D'après Paul Ricoeur, cette rencontre n'a pas encore eu lieu au niveau d'un vrai dialogue. Ici et là, pourtant, en particulier dans des pays où les dynamiques migratoires mettent en présence des groupes d'origines culturelles et civilisationnelles diverses, des initiatives, certes modestes mais novatrices, amorcent cette grande et passionnante tâche.

Conclusion générale

Notre société est marquée, désormais, par la coexistence de populations d'origines et de cultures différentes. Face à cette diversité, le cadre spécifique de « la neutralité à la belge »¹² est favorable, et même rend possibles les interactions et la recherche d'un modèle de société créatif et inclusif. Ce projet était d'ailleurs inscrit dans l'accord de gouvernement du 18 mars 2008¹³ et a donné lieu à l'important débat des Assises de l'interculturalité¹⁴. Pourtant, l'État propose peu d'outils pour réfléchir et organiser le changement profond de société que ces débats devraient entraîner.

Dès lors, la société civile, les associations ont un rôle à jouer dans l'organisation de relations entre les différents groupes. De nombreuses initiatives voient le jour, qui poursuivent des objectifs de rencontre interculturelle, d'amélioration du vivre ensemble. Ces initiatives semblent d'autant plus efficaces et constructives si elles sont pensées en intégrant la complexité comme a tenté de le faire ce parcours de formation.

L'action semble pertinente en particulier si elle est portée par des partenaires d'horizons différents. De cette manière, « l'autre » est inclus dès le départ comme sujet et co-acteur. Co-organiser de tels lieux d'échange et de formation nécessite un travail préalable sur les options communes, les objectifs, la méthode et les outils à mettre en place. Une certaine durée, voire une certaine lenteur, permettent à chacun d'aller au-delà d'une rencontre superficielle autour d'un aspect folklorique de la culture de l'autre. Oser travailler, d'une manière réfléchie, les zones sensibles est dès lors indispensable. Ce faisant, on dépasse le cadre de l'émotionnel, de l'émotivité pour développer l'écoute mutuelle, l'exercice de la raison et l'inter-compréhension.

Par ailleurs, un tel travail interculturel de rencontre, qui inclut résolument la dimension convictionnelle, ne peut se faire qu'au sein de petits groupes et dans un cadre sécurisant où la confiance s'installe au fil du temps. C'est de cette manière, ancrée dans la réalité sociale d'aujourd'hui, que pourrait se réinventer un « nous » solide, une capacité d'agir ensemble pour relever les défis communs, tout en respectant les expressions multiples et particulières, reflets d'une nature humaine profondément singulière.

Laila Amahjour et Véronique Herman

¹¹ Ibid.

¹² Pour une explicitation du terme de « neutralité », voir le site www.neutralite.be. Lire aussi l'intéressant texte de N. ROSA-ROSSO et M. JACQUEMIN, *Les deux laïcités*, en introduction à l'ouvrage *Du bon usage de la laïcité*, Bruxelles, Aden, 2008, pp.5-9.

¹³ « Dans le cadre du développement d'une société ouverte et tolérante, le Gouvernement favorisera le respect de nos valeurs démocratiques communes et organisera des 'Assises de l'interculturalité' composées de l'ensemble des représentants concernés et chargés de formuler des recommandations au Gouvernement en vue de renforcer la réussite d'une société basée sur la diversité, le respect des spécificités culturelles, la non-discrimination, l'insertion et le partage des valeurs communes. »

¹⁴ Assises de l'Interculturalité : rapport final, Wavre, Mardaga, novembre 2010.